

XYZ. La revue de la nouvelle



Les chroniques de la joaillière

Claire Dé, *Hôtel Septième-ciel et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2011, 152 p.

David Dorais

Number 113, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2013). Review of [Les chroniques de la joaillière / Claire Dé, *Hôtel Septième-ciel et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2011, 152 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (113), 80–84.

généreuses. Elle célèbre la beauté de la vie, de « [s]a simple et belle vie d'humaine mortelle » (p. 51).

Depuis presque 40 ans, Aude dit et redit, dépeint en bref, en long et en large, et en profondeur, dans la sobriété et l'intensité d'une écriture exemplaire, un monde de souffrances, d'injustices, de malheurs qui est le lot du genre humain. C'est sa manière de dénoncer le mal qui nous habite, avec lequel nous cohabitons trop souvent, de l'enfance à l'heure ultime. Les récents événements, des plus troublants, survenus dans sa vie n'ont pas entamé sa capacité à voir le monde tel qu'il est. Mais au sortir de ce recueil, nous ressentons plus fortement encore que dans les œuvres précédentes cette force qui l'habite dans l'épreuve et qui lui permet, grâce à la création, de transfigurer un réel parfois impossible.

Ce texte a été remis le 23 octobre 2012, trois jours avant la disparition de Aude.

Michel Lord

Les chroniques de la joaillière

Claire Dé, *Hôtel Septième-ciel et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2011, 152 p.

CLAIRE DÉ s'est fait remarquer dans les années quatre-vingt grâce à la parution des recueils de nouvelles *La louve-garou* (coécrit avec sa sœur Anne Dandurand) et *Le désir comme catastrophe naturelle*, deux livres qui l'ont propulsée au rang d'« auteure érotique », bien que, comme tous les artistes, elle n'apprécie guère les étiquettes. Elle a ensuite publié avec constance pendant les années quatre-vingt-dix, et dans plusieurs genres (nouvelle, roman, théâtre). Mais, à partir de *Bonheur, oiseau rare* (1998), elle a délaissé la création pour la traduction. Manifestement, la carrière de Claire Dé est discrète et se développe en marge de la scène littéraire, à son propre rythme, sans rechercher la gloire à tout prix.



On ne peut donc pas soupçonner l'auteure de vouloir
80 sacrifier aux modes, et c'est pourquoi les dix-huit récits qu'elle

présente dans son plus récent recueil, *Hôtel Septième-ciel et autres histoires* (Triptyque), ne ressemblent que de manière superficielle aux confessions impudiques qui garnissent régulièrement les rayons de nos librairies. Pourtant, Claire Dé y aborde de façon récurrente des sujets se rapportant à sa vie personnelle. Elle y révèle une « intimité » qui, malgré les apparences, ne participe pas de l'exhibitionnisme moderne, bien qu'elle s'enracine comme lui dans un profond mal de vivre (que l'on pense à Marie-Sissi Labrèche). Claire Dé s'apparenterait plutôt à certains écrivains du XIX^e siècle, qu'elle apprécie visiblement vu les nombreuses mentions émaillant son livre, à ces romantiques dont les rêveries douloureuses, lyriques et passionnées visaient à exprimer l'authenticité de leur âme.

Dans *Hôtel Septième-ciel*, il est parfois question de souvenirs d'enfance, surtout dans le premier tiers du recueil, comme s'il s'agissait de respecter l'ordre chronologique. Ainsi, Claire Dé raconte la fois où son père a rapporté, d'une de ses expéditions chez les brocanteurs du boulevard Saint-Laurent, quatre perruques des Beatles, que les frères et sœurs ont enfilées avec enthousiasme après avoir découvert le groupe à la télévision, au *Ed Sullivan Show*. Ou bien elle relate sa visite au salon funéraire, où était exposée une petite fille du voisinage qu'elle connaissait à peine et dont la maison avait volé en éclats à cause d'une explosion.

Le plus souvent, les récits se déroulent à l'époque actuelle et parlent de la vie quotidienne de l'auteure. Il peut être question de cadeaux offerts par des amis, bague rutilante ou plat de langoustines mijoté. Claire Dé nous emmène avec elle nous promener rue Ontario, bouquiner au *Chercheur de trésors* et observer avec désapprobation un « papa néo-baba » qui délaisse ses garnements pour bavarder au cellulaire. Puis elle part sur le mont Royal, où elle tombe sur un vieil homme amant des oiseaux et participe au happening dominical des tam-tams. Montréal s'impose comme une référence inévitable, objet d'admiration et d'amour : ses enseignes lumineuses, sa vie nocturne, ses festivals, l'affabilité de ses habitants, particulièrement les aimables excentriques. On le voit,

ces récits ne sont pas tant présentés pour leur puissance narrative ou dramatique (peu de « chutes », sinon faibles, dans ces nouvelles) que racontés pour leur valeur personnelle : la proximité avec la mémoire et la sensibilité de l'auteure constituent la seule garantie de leur pertinence. Le lecteur est plongé dans la chronique, récit minutieux ou rêveur des jours qui passent. Dans les textes les plus intimes, nous rencontrons d'anciens maris et nous décelons la souffrance liée à la dépression ainsi que les tentations suicidaires qui accompagnent celle-ci. La mort fait office de basse continue dans ce recueil.

Toutefois, les nouvelles les plus réussies concernent la littérature. Dans « Encore une tentative », la narratrice absorbe une forte dose de médicaments, et l'intoxication la catapulte en 1835, dans un cabaret de Paris, à la table de George Sand. Dans « Espèce menacée », l'un des meilleurs textes du recueil, une réunion mondaine d'écrivains et d'éditeurs est décrite comme un rassemblement d'insectes et d'araignées : « C'était l'occasion de nous retrouver entre consœurs et confrères *Scriptores* de la même termitière, sirotant notre piquette tout en affichant une bonne humeur feinte. Car comment, au mieux, ne pas grincer des chélicères et taper du pédipalpe, au pire, désespérer ? » Le milieu des lettres québécoises disséqué avec un œil d'entomologiste ! La littérature joue même un rôle structurant dans ce recueil, puisque les textes d'ouverture et de clôture portent sur ce thème. La nouvelle finale, nouvelle éponyme, raconte l'exploration par la narratrice, après sa mort, d'un « hôtel mille étoiles » qui accueille José Saramago, Charles Baudelaire et l'entière des écrivains québécois, de véritables saints, explique le poète maudit, « parce que vous souffrez du pire mal, l'indifférence crasse des vôtres ». Dans la nouvelle initiale, Claire Dé s'amuse à peindre son autoportrait : une journaliste italienne venue l'interviewer découvre le lieu modeste mais excentrique où elle vit (un appartement poussiéreux du quartier Centre-Sud décoré de jouets rétros), avant de recueillir les propos que l'« ogresse », que la « bête féroce », que la « méduse embijoutée » tient sur

l'enfance, les influences littéraires et le statut de l'écrivain québécois.

Au cœur de l'ancre décrit par la journaliste fictive, les ouvrages de référence occupent une place de choix : *Littré*, *Robert*, *Multi*, dictionnaires de synonymes, de rimes, de citations, de locutions, etc. Manière, pour Claire Dé, de souligner le rôle fondamental de la langue dans sa conception de la création littéraire. D'ailleurs, dans une entrevue accordée (pour de vrai) à *La Presse* (le 26 novembre 2011), elle déclarait : « Moi, mon affaire, c'est le style. Je suis une joaillière, j'aime faire des bijoux. J'ai l'ambition de la perfection, qui est impossible dans le roman, mais que je peux viser dans la nouvelle. » En effet, c'est surtout le style qui se fait remarquer dans *Hôtel Septième-ciel*, style caractérisé par la liberté, l'inventivité, la fantaisie. Les québécismes coudoient les termes d'argot français, le niveau de langue familier empiète sur le niveau soutenu, les extravagances orthographiques (« sandwich », « ouiquende ») ne le cèdent en singularité qu'aux néologismes (« éplapourdi »). On le constate, le travail stylistique de Claire Dé met l'accent sur le vocabulaire, avec un vif penchant pour les énumérations et pour les mots recherchés, rares, archaïques : grâce à eux, le texte chatoie comme un somptueux brocart. Voici comment elle se décrit elle-même, à travers les yeux de la journaliste italienne : « Avec sa peau chaulée par trop de talc, cette façade décrépète au ravalement par trop éhonté, elle me parut une inquiétante porcelaine surannée, au minois aigu, sans conteste maléfique. Avec sa peignure pyramidale, elle aurait pu figurer une statue de cire d'une autre époque, à l'exclusion de sa dextre qui s'agitait sur le papier, je devinai une calligraphie hippopotamesque, puérile. » Peut-être peut-on reprocher à l'auteure d'avoir une conception étriquée du style, conception répandue qui identifie la qualité de la langue à l'originalité du lexique : c'est « bien écrit » quand il y a des mots « qu'on ne comprend pas » (alors que le vrai style concerne la phrase entière, considérée comme un tout). Mais Claire Dé justifie son ivresse du vocabulaire par un amour inconditionnel de la

vie. La multiplication des mots représente pour elle l'affirmation de la puissance créatrice ; le déluge lexical renvoie au débordement de l'énergie vitale. Elle croit profondément que, tant que l'on parlera, la mort n'aura pas prise sur nous. « Voilà l'un des dogmes de ma religion personnelle : je me suis emberlucoquée du principe selon lequel, en assimilant un mot inusité, la mort se tiendra à distance. »

David Dorais

Le temps qui ne passe pas

Raymond Bock, *Atavismes*, Montréal, Le Quartanier, coll.

« Polygraphe », 2011, 240 p.

JEUNE AUTEUR, Raymond Bock publie avec *Atavismes* son premier livre. C'est au Quartanier que paraît ce titre, une maison qui a su s'implanter rapidement dans le paysage littéraire québécois par des choix audacieux et une ligne éditoriale très forte. Le succès qu'a connu dernièrement l'un des livres du Quartanier, *L'homme blanc* de Perrine Leblanc, est venu confirmer le renom de cet éditeur. *Atavismes* paraît d'ailleurs dans la même collection que le roman de Leblanc, « Polygraphe », une collection récente, qui ne compte encore que sept titres (au moment d'écrire ces lignes) et qui est codirigée par Alain Farah, l'un des écrivains les plus médiatisés de la boîte. Un autre titre de cette collection, *Arvida* de Samuel Archibald, a aussi attiré les projecteurs sur lui. C'est sans nul doute avec ce dernier livre, et non avec *L'homme blanc*, qu'*Atavismes* a le plus en commun. Les deux sont des recueils d'« Histoires », selon le titre générique et postmoderne choisi par l'éditeur (chez Bock, on trouve pourtant bel et bien des nouvelles), et s'inspirent de l'histoire et des lieux québécois, voire canadiens. Tant Bock qu'Archibald contredisent donc le fameux reproche de VLB aux écrivains québécois de la relève qui ignoreraient, d'après lui, le Québec et sa culture dans leurs fictions. On assisterait peut-être même à une tendance.



84 Pensons, par exemple, à Hervé Bouchard — l'auteur le plus